



Le son sans paroles

Jean-François Augoyard

► To cite this version:

Jean-François Augoyard. Le son sans paroles. Colloque sur la communication non-verbale, 1992, Lisbonne, Portugal. hal-02154065

HAL Id: hal-02154065

<https://hal.science/hal-02154065>

Submitted on 12 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COLLOQUE SUR LA COMMUNICATION NON-VERBALE.

LISBOA, avril 1992

Le son sans paroles.

Jean-François Augoyard

Les phénomènes sonores jouent-ils un rôle dans la communication non-verbale? Dans les cultures d'influence occidentale, la production sonore humaine est associée si fortement au langage que cette question mérite d'être discutée largement. Le son n'aurait-il de fonction sociale et communicationnelle que sous deux formes : la parole et ,à moindre titre, la musique, le bruit étant la négation brutale des deux ordres sonores intelligents? Faut-il postuler d'emblée l'insignifiance du reste de l'environnement sonore?

Toute recherche stimulée par ces questions rencontre un jour la nécessité d'un examen critique assez radical de la notion de communication puis de celle d'environnement sonore. C'est par là que je voudrais commencer, pour présenter ensuite quatre types de situations ordinaires qui nous paraissent pourtant paradoxales et qui m'amènent à faire l'éloge du parasite.

SUR LA COMMUNICATION INTER-PERSONNELLE EN GÉNÉRAL.

Une des notions qui est au centre des réflexions de ce colloque est sans doute celle de communication interpersonnelle. Le notion de communication est elle-même l'objet d'une telle quantité de définitions ou plutôt, d'annexions, de réductions sinon de perversions qu'on peut difficilement faire l'économie de quelques considérations théoriques préparatoires. D'entrée de jeu il faut prendre position, poser une communication contre l'autre, quitte à revenir au cours du travail sur une définition moins formelle et plus propice à la compréhension des échanges humains contemporains.

La communication inter-personnelle n'est pas très commode à définir en elle même, sinon de la manière la plus triviale qui soit : c'est la circulation de quelque chose de commun entre des individus, ce quelque chose étant non seulement de l'information, mais, aussi bien, un état d'esprit, une manière de se comporter, ou la concrétisation des relations inter-individuelles pour elles-mêmes. En dire un peu plus, c'est reconnaître que les sens étymologiquement premier de la *communicatio* (la mise en commun de quelque chose) a été fondu dans la quantité de théories et savoirs variés, sinon divergents, accumulés depuis cinquante ans¹, au point qu'au sein de l'actuelle jungle des différentes "communications", il faut spécifier l'existence d'une dimension interpersonnelle. De ce point de vue, on peut simplement indiquer de quelles réductions insidieuses il convient de se garder.

Première réduction : s'en tenir à la communication verbale, symétrique, *in praesentia* : tous caractères inhérents au modèle occidental du dialogue. Ainsi, sans dépasser la taille d'un petit groupe à portée de voix ou de regard, la communication interpersonnelle peut inclure plus de deux personnes. Mais, par ailleurs, Il existe des communications interpersonnelles non symétriques (le récepteur ne répond pas verbalement) ou encore différées dans l'espace ou le temps. Dans ces variantes favorisées par les nouvelles techniques de communication, l'autre, le "destinataire" de la théorie de l'information, pourra par exemple être absent et répondre plus tard, ou par un autre medium². Ces situations n'excluent pas l'intentionnalité laquelle, même plus diffuse que dans l'archétype du dialogue, reste le discriminant essentiel pour qu'il y ait communication interpersonnelle.

Deuxième réduction : s'en tenir au modèle linguistique. A côté de la matière langagière phonologique ou scripturaire, d'autres formes de communication interpersonnelle, "découvertes" ou indiquées autrefois³ ont été analysées de façon plus systématique depuis une trentaine d'années. On a ainsi tenté de trouver le système derrière ce qui pouvait apparaître d'abord un "amas confus" -pour reprendre le mot de Saussure- de sons, de gestes, de mouvements, de positions dans l'espace. C'est l'Ecole américaine dite "de Palo Alto"⁴ qui a inauguré avec le plus d'audace ces tentatives pour fonder de tels systèmes, ainsi : la kinésique de Birdwistell et de Scheflen (langage des mimiques et postures), la proxémique de Hall (signification des distances interpersonnelles), le jeu codé des interactions sociales (Bateson, Goffman). Il y a non seulement une variété de codes communicationnels mais, selon le principe de redondance, leurs usages sont la plupart du temps croisés et concomitants.

Troisième réduction : s'en tenir à la théorie de l'information. Attachée d'abord à la performance des technologies de transmission, c'est la première théorie de l'information⁵ qui a postulé la priorité du contenu sur la forme, la recherche d'un rapport signal sur bruit aussi favorable que possible à la quantité d'information transmise. Extrapolée abusivement, souvent déformée⁶, c'est sous la forme de réemplois douteux que la pensée de Shannon et Weaver est venue conforter cette représentation qui nous venait de l'âge classique, à savoir que l'évaluation d'un énoncé porte d'abord d'une part sur le contenu, d'autre part sur la clarté de la forme, ou dit autrement, que la valeur du signifiant est fonction de sa transparence par rapport au signifié. L'Ecole de Prague en linguistique et, encore, l'Ecole de Palo Alto en matière de théorie de la communication sont les deux courants qui ont le plus largement contribué à attirer l'attention sur la dimension contextuelle de la communication. Ainsi, en situation concrète, on parle souvent pour ne rien dire : le sens peut alors tenir à d'autres raisons que le "contenu"; c'est la simple volonté de contact avec les autres (faire du lien social); c'est le simple plaisir de proférer la parole⁷; c'est le fait que la parole n'est qu'un support secondaire de la communication, les yeux ou la mimique disant tout autre chose. Ou encore, le fait que

l'acte de parler vale pour lui-même; auto-référentiel, il sort de la classe des phénomènes informatifs pour entrer dans celle des actions performatives⁸.

L'exemple du parasite sonore qui sera développé par la suite illustrera précisément ces caractères par lesquelles la *communication* dont nous usons tous les jours ne se réduit ni à une performance linguistique, ni à une transmission d'information et moins encore à ce qu'il est convenu d'appeler par ce même terme dans les milieux technico-commerciaux.

SUR LES RELATIONS ENTRE LA COMMUNICATION INTERPERSONNELLE ET L'ENVIRONNEMENT SONORE.

Je voudrais montrer que la perception auditive et les conduites sonores de l'environnement quotidien apprennent quelque chose sur la communication interpersonnelle. Cette relation pourra d'abord paraître déroutante ou fortuite. En effet, du point de vue théorique, la thématique générale des sciences de l'environnement et celle des sciences de la communication semblent n'avoir rien de commun.

La réalité est bien différente, en particulier, pour ce qui concerne l'environnement sonore. Dans les relations interpersonnelles, notre culture nous fait porter l'essentiel de l'attention sur les sons verbaux, mais ce n'est qu'une partie du matériau sonore utilisé. Dans la parole, il existe des sons verbaux a-sémiques ; c'est la part intonatoire de la parole mais aussi divers autres sons d'accompagnement et embrayeurs sonores qui ressortissent à un langage général du corps. Par ailleurs, les technologies de communication produisent une part de plus en plus importante de sons incorporés à l'environnement urbain : radios, télévisions, "sonos", musiques applaties. *De facto*, la communication interpersonnelle sonore doit s'accorder sur l'environnement sonore ambiant, en déjouer les obstacles sonores, les masques, utiliser ses possibilités, ruser avec lui. Il est un autre point, inaperçu, par lequel ces deux thématiques très en vogue aujourd'hui celle de la communication et celle de l'environnement se retrouvent. Elles ont pris position toutes les deux sur de la question du parasite. Dans l'opinion européenne (récente enquête sur les nuisances) le bruit est la parasite n°1. Dans la théorie de l'information, le parasite est le "problème" par excellence. Comme contraire du signal il est en même temps son indispensable support. La lutte contre les nuisances et la quête de la transmission d'information la plus pure sont des finalités impératives⁹ ; c'est la *priorité donnée à l'intelligibilité*, en acoustique de l'environnement comme en communication.

Il est évident que toutes les actuelles interventions pour améliorer l'environnement sonore cachent une téléologie particulière qu'on peut résumer comme *la chasse aux parasites*, présumé d'ailleurs très amplifié par la plupart des associations d'usagers. C'est pourquoi je voudrais donner à entendre aujourd'hui une série de situations sonores d'apparence paradoxale où la question du parasite est posée. Moins pour jouer facilement

du paradoxe, que pour susciter une distance critique , pointer les risques d'erreurs, voire d' aberrations entraînées par l'absence d'analyse fine, par la simplification abusive et les associations syncrétiques, par la radicalisation des différences : tous travers au nom desquels, par exemple, on associe la clarté sonore à l'agrément, ou l'on oppose sans ambages le silence au bruit,

Les quatre figures du parasite sonore qui vont être présentées s'inspirent de quelques résultats tirés de quatre travaux menés par notre Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain depuis 1985 ¹⁰ :

- une recherche sur le thème : Environnement sonore et communication interpersonnelle (contribution à l'ASP CNRS/CNET Image et Son, 1985).
- un Séminaire de recherche CNRS/Ministère de l'Environnement qui pose les bases d'une anthropologie sociale de l'Environnement sonore;
- un programme de recherche sur la culture sonore dans les chantiers du bâtiment;
- une étude comparée sur la qualité des espaces publics de trois villes suisses de cultures différentes.

Les exemples cités ont une réalité sonore reproductible ; ils sont tirés des bandes-son qui accompagnent les synthèses :

"Environnement sonore et communication interpersonnelle (1985),

Culture sonore en chantier(1989),

A l'écoute des villes.(1991).".

PREMIÈRE FIGURE : LE PARASITE COMME MOYEN DE COMMUNICATION.

Écoutons un marché. Le climat sonore très caractéristique est aisément reconnaissable. Qu'il soit abrité par une place ancienne piétonne ou dans un espace couvert, qu'il soit exposé au bruit d'un grand boulevard ou perdu sur la vastitude d'un mail de grand ensemble, malgré de capitales différences acoustiques, le marché sonne toujours comme un marché. Cette permanence tient moins à la reproduction de quelques sons semblables : froissements, chutes de cageots, tintements, pépiements électroniques de caisses enregistreuses ; trop d'autres bruits diffèrent pour que la reconnaissance soit aisée. L'identité est plutôt inscrite dans l'organisation interne du matériau sonore. Chaque élément peut très rapidement sortir du fond puis y rentrer, passer du statut de signe ou d'indice au statut de parasite. la masse mouvante de ces petits bruits porte la fonction prioritaire d'une telle activité : la prolifération de l'échange sous ses formes économiques, symboliques, collectives. L'aspect social de la communication l'emporte alors sur la transmission de messages clairs. Quoique rien de bien important ne s'y dise vraiment, le marché reste pourtant un des hauts lieux de la communication sociale dans les villes et les campagnes. C'est la matérialité du lien, la fonction de contact qui devient prioritaire : ce que Roman Jakobson appelle la "fonction phatique". Sa matière première, ici : du parasite sonore.

Il est d'autres situations , plus nombreuses qu'on ne croit, où la communication interpersonnelle se fait non seulement malgré le parasitage sonore mais tisse l'échange à même ce matériau. Dans les coursives de certains grands ensembles, on peut entendre des enfants donner tellement de la voix qu'aucune intelligibilité ne semble apparemment possible de par la réverbération qui produit un effet de tonneau. La situation n'est pourtant pas totalement subie puisqu'il suffit de baisser le ton ou d'orienter différemment l'émission pour que les mots soient compréhensibles. Les enfants semblent pouvoir adapter leur intonation à ces défauts typiques des grands volumes lisses. Voici donc un bel exemple de handicap acoustique retourné en jeu de communication dont le sens est double. D'abord, jouer à l'affrontement vocal, jeu assez comparable au *katjak* esquimau, au cours duquel sont éprouvés à la fois l'identité singulière et la reconnaissance du statut et de la place de l'individu dans la communauté. Ensuite, délimiter une solidarité ludique par la valorisation du contexte acoustique qui est ici la part la moins universelle de la communication, celle qui ne fera sens que pour les initiés. De telles anamorphoses vocales qui sont jugées rhédibitoires en terme d'intelligibilité et qui sont fréquentes dans l'espace urbain offrent par ailleurs tout autant de possibilités pour l'identité sociale.

DEUXIÈME FIGURE : LE PARASITE COMME MASQUE POSITIF.

Une phonation vernaculaire est largement cultivée par les adolescents des grands ensembles. Certains dialogues échangés à distance sont fondés sur une modalité intonatoire des plus sélectives qui n'est compréhensible que par les familiers. L'utilisation d'un effet de créneau, que seule la pratique peut apprendre¹¹, favorise le masque sémiotique. On reste frappé par la permanence de certains traits d'un parler adolescent typique de l'habitat social produit depuis trente ans. En l'absence de toute démonstration, on ne peut qu'évoquer la possibilité d'une interaction entre ce style vocal et les caractéristiques morpho-acoustiques liées à cette architecture et au type d'implantation des quartiers. En tous cas, enfants et adolescents donnent aux grands ensembles une voix qui, s'ajoutant aux parasites de l'acoustique passive, finit par être perçue elle-même comme du bruit. Le parasite assure de nouveau une double fonction. Comme filtre, instrument de sélectivité, il réserve l'accès au sens pour les seuls membres du groupe. Comme son ou bruit emblématique, il affiche pour les autres l'identité sonore du groupe¹².

Selon une modalité comparable, l'univers du travail manuel présente une très grande variété d'empreintes sonores parfois si précises qu'un ouvrier peut reconnaître à la simple audition non seulement le type de travail accompli ainsi que la phase en cours, mais encore la "manière" de l'équipe, l'âge des opérateurs, la qualité de l'ouvrage, la menace diffuse de risques et de dangers. Écoutons un chantier de second oeuvre dans le bâtiment. Tout y parle sa langue en secret. La pelle qui gâche le mortier répond à la truelle et à la taloche. Chocs sourds, percussions, et frottements n'arrivent pas selon le hasard.

L'oreille attentive y perçoit comme une respiration collective. Et plus que les paroles brèves, souvent redondantes, c'est le dialogue discret des sifflements qui assure la teneur du temps laborieux qui passe. Parasites et bruits divers, dont le bétotien dirait qu'ils sont purs accidents fonctionnels, composent un code langagier élémentaire dont le niveau de complexité ne dépasse pas celui des langues tambourinées¹³ pour ce qui touche à la fonction référentielle. En revanche la charge importante de connotations et d'associations tirées de l'expérience permet à l'auditeur averti d'identifier les localisations, les temporalités, et en particulier les modes de socialisation typiques au groupe, ainsi que la qualité du lien social¹⁴.

TROISIÈME FIGURE : LE PARASITE COMME MODE D'ANOMIE.

Un certain nombre de situations sonores jugées parasitaires sont directement liées à l'évolution des technologies de communication. Un discours courant s'attache volontiers à les dénoncer comme une maladie psycho-sociologique. Les us et abus de sons médiatisés favoriseraient un non-vouloir communiquer. Les récentes techniques de conservation et de rediffusion sonore ont profondément modifié la relation physique qui, autrefois, liait nécessairement les sons et l'écoute, les émetteurs et la collectivité réceptrice. Ainsi, la chaîne hi-fi tend à se substituer à la salle de concert, le répondeur téléphonique à l'interlocuteur, la duplication, éventuellement pirate, au son original. Un ensemble de phénomènes, de l'ordre du court-circuit et de la différence, à la fois, dont Jacques Attali soulignait la nouveauté et que R.Murray-Schäfer dénomme "schizophonie"¹⁵ pourrait même remettre en cause le rôle économique et social de la production et de la diffusion de sons musicaux.

Il est à remarquer d'abord que toutes les formes d'écoute estimées a-sociales sont en fait des modes de communication anoniques usant de techniques ou de dispositifs non encore tout à fait banalisés. On sera frappé de voir que la première vague d'observations sur le walkman soulignait en même temps la nuisance physique encourue par les porteurs et la coupure répréhensible d'avec la collectivité. Ce point de vue n'est-il pas précisément celui de l'exclus? Point de vue de celui qui porte un regard judiciaire sur l'écouteur baladeur qui est ailleurs, le regard dans le vague, présent seulement dans sa jouissance sonore? "Comment peut-on ne pas communiquer?" se demandaient, par une même interrogation, psycho-sociologues, journalistes et passants? Entrant mieux dans la psychologie du porteur, la seconde vague d'études montra qu'une fois l'effet de mode passé, une nouvelle génération d'auditeurs-baladeurs était apparue, moins fanatique, usant du walkman comme d'un instrument sonore parmi d'autres¹⁶. La persistance d'un jugement globalement négatif traduit alors chez ceux qui, experts ou non, en sont les auteurs un malaise doublement ressenti. C'est d'abord une interprétation où la projection personnelle prend sa part : quand l'autre met un casque, il me refuse la communication. C'est ensuite la résistance à l'inusité, la difficulté à reconnaître l'apparition de pratiques

qui mettent en cause les définitions reçues de la communication, qui estompent la différence théorique entre communication (intentionnelle) et la simple interaction.

Avant tout jugement de valeur, on ne saurait donc trop recommander un attentif examen phénoménologique : analyser la pratique du walkman à partir du phénomène sonore lui-même. Comparer la perméabilité de la plupart des casques avec certains masques sonores urbains impénétrables. S'interroger sur la nature et la fonction des sons écoutés. Se demander aussi en quoi la position du mélomane isolé dans la bulle sonore de son écoute domestique serait si différente.

En fait, l'écoute du baladeur n'est un stéréotype que dans les analyses simplistes évoquées plus haut. Les situations sont plus variées qu'on ne croit. Au cours d'une de nos enquêtes sur la communication sonore¹⁷, les situations d'écoute duelles de baladeur étaient souvent évoquées : écouter "en même temps" deux programmes différents ("mais l'important c'est d'écouter ensemble", disent deux enfants littéralement ficelés dans le même réseau d'écoute), ou encore, écouter à deux le même programme. Nous avons pu ainsi enregistrer deux enfants, écoutant le même "tube" sur le même walkman et qui, distants de trois mètres, se tournaient le dos et ne devaient guère s'entendre, de par le niveau sonore adopté. En revanche, les chantonnements qu'ils émettaient étaient troublants. "Ecoute par conduction osseuse", "vocalisation caractéristique de certains autistes", diront respectivement un acousticien et un psychanalyste, plus tard confrontés à l'enregistrement et ignorants la nature de la situation. De plus, les voix choisissant un tessiture différente s'accordaient comme par une sorte de convention, comme au nom d'une polyphonie prédéterminée. Peut-on parler d'une communication? Ne s'agit-il que d'une interaction? Mais, dira à son tour un musicien, voici exactement la situation du concert à l'occidentale. La communication verbale, le tousotement même sont des parasites. L'autre doit être auditivement absent. Ma liberté d'écoute individuelle est la condition première pour une empathie, parfois chaleureuse, avec les autres auditeurs. La négation des possibilités de communiquer selon la situation paradigmatique (réceptivité sensorielle orientée vers l'émetteur) n'interdit pas d'autres formes de communication¹⁸. Elle en favoriserait même l'essor dans certains cas : les groupes sociaux et les classes d'âge pour lesquels la rupture du dialogue ou le *ne pas paraître communiquer* est un condition d'existence.

QUATRIÈME FIGURE : LE PARASITE COMME DENI OU COMME REFUS DE COMMUNICATION.

Le déni de communication est une situation fréquente dans la vie quotidienne. Il revêt souvent des formes mineures peu commodes à observer et qui ressemblent à l'usage vernaculaire du parasite (deuxième figure). Ainsi, le passage tumultueux d'un camion dans la rue ou le crescendo d'une musique à la radio permettront l'énonciation d'un mot affectivement difficile à dire. Ainsi, la conversation dans un lieu bruyant, un café très animé par exemple, peut favoriser une bouffée de confidences sûrement moins audibles qu'en un lieu à la fois silencieux et réverbérant. Mais, si la pudeur individuelle ou la pudeur sociale¹⁹ utilisent ainsi des masques sonores opportunément présents, c'est moins pour sélectionner la destination du message que pour effacer la référence. En de tels cas, le déni porte sur le contenu des messages : n'avoir rien dit de signifiant ; "mettons que je n'ai rien dit".

Dans les formes plus radicales, plus explicites aussi, c'est l'acte de communiquer lui-même qui est dénié, même si, paradoxe de la communication, ce déni nécessite de vraies actions communicatives. Les troubles sonores de voisinage favorisent de telles situations. Ne plus vouloir entendre l'autre exige souvent une grande dépense de contacts sociaux latéraux, pourrait-on dire, qu'il faut multiplier si l'on veut éviter la communication directe avec le "fauteur" qu'un jour ou l'autre il faudra bien pourtant affronter. Mais l'instrumentation devient alors facilement cause. Excédé, voulez-vous faire taire un bruiteur qui parasite votre nuit? Vous réveillez alors tout le voisinage que vous paraissez à votre tour. D'autres dialogues, sans doute énergiques, vont bientôt s'échanger par les fenêtres.

Un cas remarquable résumera parfaitement l'ambivalence de l'acte de dénier la communication. Un acousticien en retraite avait sur-isolé sa cellule logement. Un jour, pour éprouver la qualité de son travail, il pousse à fond le volume de sa sonorisation domestique gorgée de watts. Le voisin du dessus dont les verres commencent à tressaillir se fait connaître. C'est la rencontre ; on cause. L'acousticien rassure enfin l'autre : "Vous n'aurez plus à m'entendre. C'était juste une blague; juste pour vérifier que j'étais bien isolé." Contact établi; communication terminée. Des deux issues de l'histoire, on ne sait laquelle choisir.

La reconnaissance de cette ambiguïté est sans doute une des voies pour expliquer les pratiques sonores, voire les rituels, des discothèques. Il faudrait d'abord se demander si la plongée dans un déferlement de fréquences tenues à 110, voire 120 dB (A) n'isole pas davantage le groupe de l'environnement et du monde que chaque individu dans le groupe. Il s'agit, quelques soient les dangers auditifs, de faire strictement corps avec le groupe, en deçà de toute signification référentielle. "Nous sommes nés dans le bruit, disent des adolescents d'un quartier populaire de Lyon. Quand on fait du bruit ensemble, on

existe. Souvent on ne s'entend plus mais, de toutes façons, on n'a rien à dire" ²⁰. Le parasite devient ici une situation recherchée. Polysémique par nature, il est un instrument idéal pour une classe d'âge qui hésite si souvent entre la communication fusionnelle, le déni et le refus de communiquer. Il est le corps sonore d'un lien social dont la nature n'étonnera qu'une idéologie de la communication à la mode aujourd'hui.

Avec le succès, les thèses produites par le courant de la "nouvelle communication" ont en effet connu, des réemplois si divers et de telles extrapolations (ainsi la confusion entre l'ordre du sémiotique et l'ordre du sémantique) que l'opinion courante, particulièrement celle qui oeuvre à travers les medias, nous donne comme vérité éternelle cette proposition : "On ne peut pas ne pas communiquer". Il suffit pourtant d'examiner en détail la première séquence d'échange interpersonnel venue. L'emploi redondant des sons d'accompagnement, des capteurs d'attention, des embrayeurs verbaux, en eux-même non signifiants, qui enveloppent ce que nous sommes en train de communiquer est la meilleure preuve que la rupture de contact et l'arrêt de l'échange sont toujours possibles. La communication n'existe que sur fond de non-communication. C'est ce droit à la coupure, au repli que manifeste l'adolescente qui, dès le retour de sa mère et malgré le désir de celle-ci de participer à l'écoute, quitte le salon où la "chaîne" familiale diffusait de la musique rock pour continuer l'audition de la cassette dans sa chambre et sur un médiocre "box". La communication n'a pas l'apanage du sens ; le refus de communiquer en est aussi porteur dès qu'il s'agit de structurer les identités individuelles et collectives. Et cette fonction est en passe de devenir de plus en plus nécessaire.

La représentation quasiment normative qui postule l'impossibilité de ne pas communiquer vient redoubler le flux énorme et incessant d'informations et de communication sur lequel est tramé le devenir des sociétés industrialisées ou "développées". En fait, cette situation commence à avoir l'air d'un parasitage total et universel, c'est à dire d'un ordre qui produit le désordre et qui pourrait engendrer un immense *sleeper effect* ²¹. Opposer à ce "chaosmos", comme dirait Witold Gombrowicz, d'autres parasitages particuliers ou singuliers devient peut-être une nécessité salutaire pour les individus et les groupes sociaux. Faut-il comprendre, en ce sens, l'usage de plus en plus fréquent ou de plus en plus souhaité de deux modalités parasitaires apparemment contraires mais douées d'une efficacité assez radicale : d'un côté, le bruit le plus extrême, de l'autre, le silence compris comme une rupture de la communication, voire un brutal faire-taire ? Notre société est malade d'adiasthénie, dit Gillo Dorflès ; voyez la multiplication des continuum visuels et auditifs qui trament l'espace urbain, l'esthétique des medias, celle aussi des arts du spectacle; tous proclament l'*horror vacui*.. Ne serions-nous pas en train de sombrer dans la peur du vide, en train de perdre le sens et l'usage de la coupure, de la pause, de l'intervalle et, par là même, quelque chose de la fonction rythmique²² ? C'est aussi contre le totalitarisme d'un devoir-communiquer que Jean-Paul Aron évoquait la dimension sociologiquement positive du

vacarme, du goût pour les intensités brutales, refuge de ceux qui ne peuvent ni accéder au silence, ni l'imposer. Cathartique, non-sens par défaut opposé au non-sens par excès un parasitage décisif vient alors faire le vide.

AVANT LA PAROLE : BRUIT SOCIÉTAL ET BRUIT MYTHIQUE

Fin du cycle, coïncidence des contraires, redistribution des rôles : le bruit-parasite vient défaire ce qu'il avait fait advenir²³. Non réductible aux représentations qui nous le donnent comme un problème typiquement contemporain, le bruit est aussi vieux que l'institution sociale. Il intervient dans le cadre des institutions, des rituels, des moments cardinaux de la vie collective, pour sceller mais aussi, bousculer, inverser, redistribuer l'ordre, les hiérarchies, les relations où s'inscrit le lien social²⁴. Tous les groupements humains se sont servis et se servent de trois types de bruit, ²⁵. Ces fonctions sociales du bruit sont la fonction phatique, la fonction parasitaire, la charivari. Et toutes trois ont affaire avec l'ordre de la parole, soit qu'elle le précède, soit qu'elles y succèdent, soit qu'elles le nient et le fassent taire.

De ces trois grandes formes socialisées du sonore, deux ont été décrites dans les paragraphes précédents et illustrées sous leur aspect le plus ordinaire. La première forme, le bruit phatique, c'est la rumeur d'être ensemble, la trame sonore de la communication sociale. On la trouve chaque fois qu'il faut vérifier les solidarités, les connivences, l'état du lien social. La seconde, le parasite polysémique, filtre, sélectionne, permet la différence et la distinction entre les individus, et les groupes dont elle gère souvent l'ouverture ou la fermeture. C'est un outil de production des identités personnelles et sociales. Le troisième, dont nous avons moins parlé utilise toujours de puissantes intensités et la confusion des fréquences. C'est le bruit radicalement perturbateur.

Intervenant de façon plus exceptionnelle dans la vie et dans le calendrier d'une société, les *tohu-bohu*, vagues et vogues, vacarmes, *tape-chaudrons* et autres *charivaris* sont des moments de diastole, d'explosion, d'affect collectif. Enfreints les interdits, renversées les hiérarchies : ce sont les médiévales fête de l'âne et fête des fous ou encore les longues et tonitruantes fêtes des cultures pygmées racontées par Shima Arom. Utilisé sous ses formes culturelles ou naturelles : trompes éclatantes, percussions envoutées ou tonnerre majestueux, le vacarme puissant, parfois terrifiant accompagne la redistribution des rôles sociaux, proclame l'irruption inattendue d'une justice coutumière, déborde l'individualité²⁶ et le groupe lui-même exorbités vers l'universel dyonisiaque²⁷ ou purement cosmique.

De cette expérience vieille comme le monde par laquelle le verbal n'existe que sur fond de non-verbal sonore, par laquelle le bruit gère la vie de la communication, on trouvera la transposition mythique sous la forme des chaos sonores, *big-bangs* et autres *tohu waw bohu*. Dans les cosmogonies²⁸, comme dans les récits de parousie ou de cataclysme cosmique. de la plupart des cultures, de la Genèse à l'épopée de Gilgamesh,

des cosmogonies maoris aux pâles mythologies des dessins animés intersidéraux issus de certain imaginaire nippon : le rôle imparti aux bruits et au Bruit est toujours le même : permettre que quelquechose naisse, puis organiser le monde ²⁹ puis *in fine* tonner l'apocalypse et le terme.³⁰

Jean-François Augoyard.

Directeur de recherche au CNRS

Directeur du Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain,

Ecole d'Architecture de Grenoble.

¹ Un récent bilan de ces avatars de définition est proposé par Jacques Cosnier en introduction à : *Les voies du langage*, (coll.), Paris, Dunod, 1982.

Pour une compréhension approfondie de la notion et pour de plus amples analyses sur les écoles et courants :

QUERE L : *Des miroirs équivoques - aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier, 1982.

BEAUD P : *La société de connivence*, Paris, Aubier, 1984.

WINKIN Y : *La nouvelle communication*, Paris, Ed du Seuil, 1981.

KOULOUMDJIAN M F, BABIN P : *Les nouveaux modes de comprendre*, Paris, Ed du Centurion, 1983.

BOUGNOUX D. *La communication par la bande*. 1991.

² Exemple de plus en plus répandu de cette différence : le répondeur téléphonique qui, à en croire Michel Chion, favoriserait un nouveau genre de communication interpersonnelle : la lettre sonore (Cf. Chronique des événements sonores in *Le Monde de la Musique*, novembre 1988).

³ Les deux périodes les plus riches en ce sens sont le XV^{ème} siècle qui connut un grand essor de la théorie de la signification et le XVIII^{ème} traversé par la question de l'expression humaine et des langages (Comment communiquent un sourd, un aveugle, deux étrangers qui ne parlent pas la même langue, un nourrisson qui ne sait que crier?).

⁴ On lira avec profit l'excellent ouvrage d'initiation réalisé par Y. Winkin; cf. note 4.

⁵ Au niveau d'une rapide et claire synthèse sur les théories de l'information, nous pouvons renvoyer à l'ouvrage de poche de Joël de Rosnay : *Le Macroscopie*.

⁶ Ainsi le si fréquent amalgame entre émetteur et destinataire, entre récepteur et destinataire.

⁷ Lorsque du son et du sens, nul ne peut dire lequel est référent de l'autre, nous entrons dans cette phase particulière du langage que Roman Jakobson a nommée : fonction poétique

⁸ Le concept qui nous vient de Austin et cette théorie (*Speech Act*) ont une origine élective dans le courant de la logique anglaise. Parmi les ouvrages de synthèse sur cette approche, citons un classique un peu ancien : SEARLE J. R. : *Speechs Acts*, Cambridge University Press, 1969, (trad. française, Hermann, 1988) et le plus récent RECANATI F : *Les énoncés performatifs*, Paris, Minuit, 1988.

⁹ On retrouve cette attitude chez l'auteur du *Paysage Sonore* (Ed J.C. Lattès, 1979) lui-même, RM Schafer qui valorise, non sans quelques raisons, le *hi-fi* contre le *low-fi*.

¹⁰ Les activités de recherche du CRESSON sont menées par une équipe interdisciplinaire associée au CNRS (ura 1268) et implantée à l'Ecole d'Architecture de Grenoble. Les références des textes sont les suivantes :

- Séminaire "Environnement sonore et Société". Synthèse résumée Séminaire PIREN- CNRS/ Ministère de l'Environnement), Grenoble ESU/CRESSON, 1987. 110 p. (sous la direction de J.F. AUGOYARD),

- THIBAUD JP, ODION J P : *Culture sonore en chantier*, CRESSON, 1987

- AUGOYARD J F. : *Environnement sonore et communication inter - personnelle*, Contribution à l'ASP CNRS/CNET Image et son), Grenoble, CRESSON/ESU, 1985. 2 tomes, 200 p. + cassette (12") (coll. AMPHOUX P, BALAY O.)

- AMPHOUX P. et alii : *A l'écoute des villes*. IREC-EPFL/CRESSON, Lausanne, 1991.-

¹¹ Il s'agit ici d'ajuster la phonation aux fréquences les moins encombrées dans la bande passante contextuelle. C'est un effet fondamental dans la tradition culturelle de la voix publique. On s'en convaincra à l'écoute des quelques vestiges qui nous restent : voix de marchands, vendeurs à la criée, militants vendeurs de journaux.

¹² Fonction analogue à celle des affiches ou pancartes de l'éthologie animale. Cf; en particulier, K. Lorenz. Cf. aussi les remarques d'Edith Lecourt (in *Les limites sonores du Soi*, in *Bulletin de Psychologie*, Tome 36, n° 360, pp 577-582) ; chaque groupement social concret aurait un "son" propre.

¹³ BUSNEL GR, CLASSE A, *Wistled language*, Berlin, Springer Verlag, 1976.

¹⁴ Pour de plus amples développements cf, le programme de recherche sur la communication sonore dans les milieux de travail mené au CRESSON Voir. aussi note 12, THIBAUT-ODION 1988.

¹⁵ ATALI J. *Bruits. Pour une économie poétique de la musique*, Paris, MURRAY-SCHAFER R. *Le paysage sonore*, Paris, Ed. J.C Lattès, 1979.

¹⁶ Nous renvoyons particulièrement à deux recherches :

CAVE F., COTEN F. Investigation préliminaire d'une modification volontaire de l'environnement sonore et social. L'exemple du walkman. Paris, Ministère de l'environnement, 1984.

KOUMOUMDJIAN M.F : *Le walkman et ses pratiques*, Lyon, IRPEACS, 1986

¹⁷ Cf *Environnement sonore et communication interpersonnelle*, op.cit.

¹⁸ Jean-paul Thibaud mène au CRESSON, depuis quatre ans, une recherche sur les paradoxes sensoriels et sociaux du baladeur; thèse à soutenir en 1992.

¹⁹ De beaux exemples de l'effacement de l'identité de l'individu ou du groupe existent dans la grammaire conversationnelle de certains patois où le "je " de l'action se déguise en "nous" impersonnel.

²⁰ In : BALAY O, CHELKOFF G : *La dimension sonore d'un quartier*, Grenoble, CRESSON, 1985.

²¹ L'effet dormeur trouvé en 1949 par C.I. Hovland postule la causalité indirecte, différée d'un discours sur les opinions individuelles. On trouvera une bonne critique de la notion chez Paul Beaud, *La société de connivence*, Paris, Aubier, 1984, p81. Nous l'entendons ici dans son sens peut-être le plus radical : l'endormissement de la fonction discriminatoire et sélective du destinataire par excès d'information.

²² Cf *L'intervalle perdu*, Paris, 1984.

Gillo Dorflès a aussi développé ce thème dans notre séminaire "Environnement sonore et Société" (op.cit.). Dans la même recherche collective, Jean-Paul Aron devait développer le thème du parasite absolu et Michel de Certau, celui du droit à ne pas communiquer

²³ Pour une présentation systémique du concept de bruit cf. AMPHOUX P. "Les représentations du bruit", in *Séminaire Environnement sonore et Société*, op.cit.,chap.12.

²⁴ Nous ne parlons pas ici du bruit au sens métaphorique mais de sons audibles.

²⁵ Sur le thème de l'économie politique de la musique et des bruits, on peut lire l'ouvrage de J.ATTALI : *Bruits*, Paris, PUF, 1977, inspiré par les thèses de René Girard.

²⁶ Ethymologiquement, le charivari est la situation bruyante ressentie par un mal de tête qui met hors de soi (du grec : karêbaria). Les fonctions sociales du charivari et autres tape-chaudron ont été particulièrement étudiées par Claudie Marcel-Dubois (Musée des Arts et traditions populaires). Cf. aussi la *Vague* de Villfranche sur Saône étudiée par Y.Chalas (CRESSON)..

²⁷ La question sur la fonction sonore dans les rituels glisse trop facilement vers ce qu'on peut appeler un pan-phonurgisme pour que la prudence ne soit pas requise. On pourra, avec profit, s'éclairer à la lumière des analyses méticuleuses de Gilbert Rouget dans le apital ouvrage : *La musique et la transe*, Paris, Gallimard, 1980.

²⁸ C'est, par exemple, le *tohu-waw-bohu* de la Genèse, ou encore le chaos sonore structuré par le cri du dieu dans les cosmogonies maori et rapportées par Victor SEGALEN dans *Les Immémoriaux*, (Paris, UGE, 1956).

²⁹ En particulier par la fonction instauratrice du procès de nomination des êtres, ou de l'organisation cardinale de l'espace .

3 0